

## PRÉSENTATION

L'abbé Alain-Marie Inisan (1826-1891) se signale pour la première fois aux amateurs de prose en langue bretonne par un long texte d'actualité immédiate, presque journalistique, *E-touez ar Prussianed* «Parmi les Prussiens», publié en feuilleton dans les colonnes de l'hebdomadaire quimpérois *Feiz ha Breiz* en janvier, février et mars 1871. Il y raconte comment, quelques semaines auparavant, les envahisseurs l'ont chassé de son presbytère normand de Saint-Denis-des-Monts, dans l'Eure, et l'ont ainsi contraint à se réfugier dans le berceau familial de Plounévez-Lochrist. Comme il se refuse ensuite à regagner sa paroisse normande, comme par ailleurs le diocèse de Quimper ne lui en confie aucune autre dans son ressort, il restera à Plounévez presque quatre années, sans poste. C'est à la fin de cette longue vacance qu'il se manifeste à nouveau dans *Feiz ha Breiz* ; il y publie en quatre parties, entre avril et mai 1874, un conte moral sans grande ambition littéraire, mais bien écrit et propre à intéresser un jeune public : *Toull al lakez* «Le Trou-au-Valet». Ce titre est tiré du nom d'un lieu-dit de la commune de Plouescat, au bord de la mer, tout près de Plounévez. On y trouve un trou d'eau qui passe pour n'avoir pas de fond. Lan Inisan en fait l'une des entrées de l'enfer. Il nous raconte l'histoire d'un petit garçon pauvre qui y a trouvé quelques pièces d'or. Il cherche à les dépenser pour son plaisir et celui des autres, mais chaque essai tourne en une mésaventure fort déplaisante. Ayant finalement confessé son péché à saint Guévroc, il est délivré du mauvais sort : l'argent était maudit, il avait été perdu par le Diable lui-même. La morale est claire : la propriété est sacrée, on ne peut profiter que du fruit de son travail, les pauvres ne doivent pas chercher à s'enrichir et à troubler l'ordre social établi par

Dieu. *Toull al Lakez* fut réimprimé en 1878 sous la forme d'un petit livre qui eut un certain succès. Sa dernière édition remonte à 1930.

Tout à la fin de sa vie il publiera encore une *Buez sant Fransez a Asiz* « Vie de saint François d'Assise » qui sera à son célèbre mauvais caractère ce que la *Vie de Rancé* fut à l'orgueil de François-René de Chateaubriand : un antidote prescrit par un confesseur. Cet ouvrage édifiant autant qu'érudit fut publié en 1889 et dut être réédité dès 1891. Une dernière édition, un peu augmentée, en fut faite en 1942.

Entre-temps sera paru en deux volumes, en 1877 et 1878, l'ouvrage qui établira définitivement sa réputation d'écrivain : *Emgann Kergidu* « La Bataille de Kergidu ». Aucun livre profane entièrement écrit en breton n'a jamais joui de pareil destin : lu par deux ou trois générations successives de lecteurs de toutes sortes dans l'ancien diocèse de Léon, il connaîtra plusieurs éditions et poursuivra même sa carrière en traduction française lorsque la connaissance du breton et la capacité à le lire commenceront à s'estomper, dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

Qualifié dès avant sa publication d'« ouvrage de propagande » écrit « dans le meilleur esprit » et contenant « la meilleure doctrine » dans le journal légitimiste brestois *L'Océan*<sup>2</sup>, *Emgann Kergidu* est clairement situé politiquement. Ce qui explique sans doute l'oubli dans lequel il semble tomber après la Première Guerre mondiale, la société évoluant très rapidement et l'offre de lecture – davantage en français, désormais – devenant bien plus abondante. Il n'empêche que sa première traduction française intégrale<sup>3</sup>, encore portée il est vrai par une sorte de mode à

1. Lan Inisan a aussi composé en français, à partir de 1886, un cahier généalogique de sa famille longtemps resté manuscrit et qui sera finalement imprimé en un tout petit nombre d'exemplaires, en 1927.

2. Sous la plume de Mauriès, sous-bibliothécaire à la bibliothèque de la ville et du port de Brest.

3. *La Bataille de Kergidu*, Robert Laffont, 1977. Les 13 premiers chapitres du premier volume avaient déjà été traduits, peut-être par Théodore Pilven Le Sévellec, et publiés en feuilleton dans la revue littéraire de Louis Tierce- lin *L'Hermine* entre décembre 1889 et février 1892.

laquelle le succès du *Cheval d'orgueil* (1975) n'était pas étranger, a été lue par un public assez vaste, au point de n'être plus disponible en librairie depuis de nombreuses années.

Certains lecteurs d'aujourd'hui, le découvrant en breton ou en français, pourraient le prendre pour un roman raté ou pour un mauvais livre d'histoire. D'autres, les mêmes peut-être, s'agacer de son patriotisme breton ingénu, de son catholicisme clérical d'un autre temps, de son royalisme légitimiste tout à fait désuet ; se morfondre au long de ses leçons de morale incessantes ou s'amuser de son sectarisme naïf. Aucun d'eux n'aurait tort, sans doute, mais il n'en est pas moins vrai qu'*Emgann Kergidu* ne saurait être réduit à la somme de ses défauts. Il faut bien admettre qu'il occupe, malgré ces derniers, une place unique dans l'ensemble de la littérature de langue bretonne ; qu'il est une mine de renseignements de première main sur l'histoire locale des mentalités ; enfin qu'il conserve un certain charme qui ne tient pas seulement à l'inégalable qualité de sa langue, mais également à l'étonnante énergie qui anime la plume de son créateur.

\*

La vie de Lan Inisan est assez mal connue. À l'exception des cinq ouvrages évoqués ci-dessus, on n'a guère gardé d'écrits de sa main : la négligence et le temps leur ont été fatals. En 1925 toutefois, l'érudit landernéen Joseph Ollivier, désirant rééditer *Toull al Lakez*, demanda à l'abbé Batany, professeur au collège Saint-François de Lesneven, de faire quelques recherches sur la biographie de l'écrivain. Nous devons à leurs travaux communs la plus grande partie des éléments dont nous avons connaissance.

Alain-Marie Inisan est né en 1826, à Plounévez-Lochrist, entre Saint-Pol-de-Léon et Lesneven. Cette grosse commune rurale dont la population est montée jusqu'à 4 700 habitants (en 1841), autrefois région de bocage consacrée à l'agriculture de subsistance, produit désormais choux-fleurs et artichauts dans le cadre de ce que les géographes appelaient naguère *la ceinture dorée*, paysage ouvert où alternent moments d'opulence et crises des débouchés.

Sa maison natale, Lanzéon, existe encore. Elle se trouve à 2500 mètres environ au nord du bourg de Plounévez, sur une hauteur dominant la mer, qu'on aperçoit à moins d'un kilomètre de là. C'est une grande maison de pierre au toit d'ardoises, de celles que l'on appelle *manoirs* en Bretagne, soit qu'elles aient été bâties par une famille noble, soit qu'elles possèdent un étage et une façade de granit taillé et partiellement sculpté. Quelques grands arbres la protègent du vent, du côté de la mer, et contribuent à lui donner un air de noblesse, dans cette région où la grande densité des cultures et de l'habitat ne laisse guère de place aux bois.

Sa famille y vivait depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, peut-être même auparavant. Elle appartenait à la classe des laboureurs, riches paysans propriétaires, parfois plus riches que les nobles des manoirs voisins dont ils imitaient le mode de vie et avec lesquels ils rivalisaient parfois, nouant aussi d'autres fois d'étroites complicités<sup>4</sup>. Si les Inisan cultivaient eux-mêmes leurs terres avec l'aide de domestiques, comme les autres laboureurs de l'Ancien Régime, leur sens de l'épargne, leurs alliances matrimoniales, la réussite de plusieurs d'entre eux en avaient fait des notables de Plounévez. Paul Inisan était, comme l'avait été son grand-père au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, capitaine de la paroisse<sup>5</sup> avant de devenir maire de la commune vers 1790 ; un de ses petits-fils, Laurent, sera maire à son tour à partir de 1859 et au moins jusqu'à la mort

---

4. Inisan raconte qu'en 1796 Jacques-Marie Le Borgne de La Tour, propriétaire du manoir de Keraouell, voulut récupérer de l'argent et des biens précieux qui lui avaient été confisqués pendant la Terreur. C'est Paul Inisan, le grand-père de l'auteur, qui se porta garant pour lui sur ses propres biens. Ce qui permet de mieux comprendre un passage hautement symbolique du chapitre intitulé «Keraouell» : le chien Polidor, qui appartient à M. Le Borgne de La Tour, reconnaît Ian Pennors comme l'un des siens ; il n'aboie pas et le protège ainsi des républicains qui soupçonnent la présence du héros dans le marais. De même la réflexion – anachronique – du capitaine qui vient arrêter Paul Inisan à Lanzéon en mars 1793 : «Vous devez donc être un grand ami de ce gentilhomme.»

5. Il commandait la milice côtière chargée de contenir un éventuel débarquement anglais jusqu'à l'arrivée des troupes régulières.

de son cousin Alain-Marie, en 1891. L'oncle maternel de ce dernier, François Rosec, était maire légitimiste de Plouescat pendant la Restauration.

Les Inisan semblent même avoir prétendu à un état supérieur à celui de roture. Au cours de son travail sur la généalogie familiale, Inisan écrivit à Pol de Courcy<sup>6</sup> pour lui demander si ses ancêtres n'avaient pas eu quelque titre de noblesse. Pol de Courcy répondit – prudemment, semble-t-il – qu'il avait effectivement trouvé dans un armorial breton du XVII<sup>e</sup> siècle les armes d'une famille Inisan. Mais sans affirmer qu'il s'agissait bien de la même famille. Peu importe, d'ailleurs, le fond de cette affaire. Elle souligne seulement l'orgueil de cette riche famille d'agriculteurs à la fois rivale de la noblesse et désireuse de se confondre avec elle. Ce sentiment ambigu se retrouve aisément à la lecture d'*Emgann Kergidu*. L'auteur nous parle avec respect des nobles, conformément à ses convictions monarchistes. Mais le rôle qu'il leur concède est très effacé : ils n'apparaissent guère que dans l'épisode, peu glorieux, somme toute, de l'émigration des évêques ; dans la bataille de Kergidu elle-même, en la personne de M. de Kerbalanec, pâle général en chef de l'armée des chouans (et qui connaît là son Waterloo) ; enfin, dans le récit de l'arrestation de M. Branellec chez Mme Le Guen de Kerneizon (mais c'est de son mari, décédé, qu'elle tient sa particule : elle-même a pour nom de jeune fille Anne Roussel...). Tous les véritables héros de l'histoire sont des laboureurs (et des prêtres issus du milieu des laboureurs), à commencer par Ian Pennors, porte-parole de son groupe social et quintessence de ses vertus, d'ailleurs aussi peu modeste que le narrateur de la *Guerre des Gaules*.

Les liens des Inisan avec le clergé catholique sont constants et très étroits. Sur les branches de leur arbre généalogique se rencontrent de nombreux prêtres et religieuses. Les maîtres de Lanzéon eux-mêmes étaient traditionnellement membres du

---

6. Auteur (1815-1891) d'ouvrages d'érudition sur la noblesse de Bretagne et historien de la Révolution à Saint-Pol-de-Léon.

conseil de fabrique de la paroisse. Un fils de Paul Inisan, Jean-Claude, en fut le gouverneur – c'est-à-dire le trésorier – pendant un demi-siècle.

Alain-Marie fit ses études primaires à Plounévez sous la férule d'Aimé Berriet, un colosse alcoolique, mais « bon maître... qui envoya vingt-quatre de ses élèves à la prêtrise<sup>7</sup>. » Il fut ensuite élève au collège de Saint-Pol-de-Léon (réformé au XVIII<sup>e</sup> siècle par le dernier évêque de Léon, Mgr de la Marche), qui a toujours été une pépinière de prêtres. Il semble y avoir été un élève très consciencieux<sup>8</sup>. Il entra à l'âge de vingt et un ans (1847) au grand séminaire de Quimper, capitale du diocèse depuis la fusion, en janvier 1790, des évêchés de Quimper et de Léon (Saint-Pol perdit alors son propre séminaire). Il fut ordonné prêtre au mois de juin 1851, en même temps que Yves-Goulven Morvan, qui fondera en 1865 l'hebdomadaire en langue bretonne *Feiz ha Breiz* et accompagnera plus tard fidèlement et efficacement la carrière littéraire de son ancien condisciple.

Il fut ensuite vicaire pendant une dizaine d'années, dans une série de paroisses rurales du Finistère : Plougourvest (où il reste quelques mois), Bodilis (qu'il quitte un an plus tard, fâché avec son recteur), Plougasnou (qui l'héberge pendant six ans), Pleyben (où il ne passe que deux années), enfin Hanvec, où il arrive le 22 septembre 1861 et où il est remplacé dès le 8 octobre suivant.

Il avait alors trente-cinq ans. On aurait pu s'attendre à le voir nommé recteur d'une paroisse, après dix années de vicariat. Mais il retourna alors vivre à Lanzéon, dans sa famille, sans qu'on lui confiât aucune charge ecclésiastique. Bien que les témoignages qui le concernent ne le disent qu'à demi-mot, il semble avoir eu un caractère impérieux, prompt à la chicane, et avoir été un peu trop porté à abuser des boissons fortes. On remarquera en tout cas que chaque mutation le conduit dans un poste un peu plus distant de l'aire d'influence de sa famille. Dans plusieurs courriers ultérieurs échangés entre ses supérieurs hiérarchiques

7. Souvenir rapporté par l'abbé François Le Moan dans *Ar pevare gourc'hemenn a Zoue*, Brest, 1922.

8. D'après l'abbé Favé, ancien condisciple d'Inisan, devenu ensuite recteur de Plougasnou.

immédiats, il est fréquemment qualifié de « pauvre M. Inisan » et on n'ose visiblement plus prononcer son nom devant l'évêque, Mgr Sergent... Peut-être également la virulence de ses opinions légitimistes gênait-elle l'Église, dont les relations avec le second Empire étaient à cette époque plutôt tendues.

Ce n'est qu'après la libéralisation du régime impérial, en 1865, donc quatre ans plus tard, que nous le retrouvons. Mais il a été fort éloigné de son diocèse d'origine et nommé professeur au collège religieux du Neubourg (dans l'Eure), entre Rouen et Évreux. Il y reste quatre ans, puis est nommé en 1869 recteur d'une toute petite paroisse rurale du même évêché d'Évreux, Saint-Denis-des-Monts, dont la population ne dépassait pas 300 âmes. Il est obligé de quitter sa paroisse dès la fin de l'année 1871, au moment de l'occupation du nord de la France par les Prussiens, nous l'avons vu. Il dut avoir de mauvaises relations avec l'occupant, ce qui se comprend aisément, mais il est également possible qu'il ait été victime d'un mouvement d'hostilité de ses propres paroissiens. À plusieurs reprises dans *Emgann Kergidu* il revient avec amertume sur le triste sort des membres du clergé victimes de médisances et condamnés à la solitude morale :

*Daoust ha ne ket bet dre ar vro, epad ar brezel diveza ker glac'haruz,  
ar brud oa ar veleien eo a gase arc'hant d'ar Prus evit ober brezel  
d'ar Franz, int-hi hag a ioa ho breudeur oc'h en em ganna a eneb hon  
enebourien*

Le bruit n'a-t-il pas couru dans le pays, pendant la dernière guerre, si lamentable, que c'étaient les prêtres qui envoyaient de l'argent à la Prusse afin qu'elle fit la guerre à la France, eux qui étaient leurs frères dans le combat contre nos ennemis<sup>9</sup>...

*...avoualac'h eo tamall anezho, lavaret traou divar ho fenn, n'euz forz  
pegen diskiant e c'helfent beza ; an traou diskianta a vez kredet da  
genta...*

... il suffit de les accuser [les prêtres], de raconter n'importe quoi sur leur compte, aussi insensé que ce puisse être ; ce sont les choses les plus insensées que l'on croit le mieux<sup>10</sup>...

9. *Emgann Kergidu*, volume 1, chapitre 15.

10. *Emgann Kergidu*, volume 2, chapitre 13. Il est difficile d'en apprendre davantage sur ce séjour en Normandie, les archives diocésaines susceptibles de nous renseigner ayant été détruites par les bombes en 1944.

Démisionnaire, il cherche à retrouver un poste dans le diocèse de Quimper. Le nouveau recteur de Plounévez, l'abbé G. Le Roux, intercède en sa faveur auprès de M. Évrard, vicaire général, insistant sur l'influence de sa famille : « Il est d'une excellente famille et en même temps d'une des premières familles de la paroisse. Je ne voudrais pas faire de la peine à ses parents. Si on ne le chargeait jamais de rien faire ils en seraient peut-être froissés. » et sur les changements qu'il observe dans le comportement d'Inisan : « Ce pauvre confrère paraît actuellement très bien. Peut-être aura-t-il profité de son séjour parmi les Prussiens<sup>11</sup>. » Faute de réaction favorable de l'évêché, il restera une seconde fois en pénitence à Lanzéon, pour un long séjour.

C'est pendant ces presque trois années d'inactivité forcée – il n'avait encore que quarante-cinq ans – qu'il commença à écrire en breton. Le récit de ses mésaventures normandes ; le petit conte moral dont nous avons déjà parlé (*Toull al lakez*) ; et peut-être déjà quelques ébauches de ce qui deviendra plus tard *Emgann Kergidu*, rédaction de souvenirs oraux concernant la période de la Terreur, recueillis dans une tradition familiale et vicinale qui a pu seule retenir des détails aussi infimes que le nom des chiens Polidor et Korsakoff, par exemple, à supposer bien entendu qu'ils soient exacts.

Lan Inisan finit par recevoir une nomination comme professeur au collège Notre-Dame-de-Bon-Secours, à Guingamp, pour la rentrée des classes de 1874. Cette fois encore, il n'est pas nommé dans son diocèse d'origine, mais dans celui de Saint-Brieuc – voisin, il est vrai –. Il y enseigna pendant cinq ans le français, le latin, l'histoire et le calcul aux enfants de la classe de septième. Son rôle était donc plutôt celui d'un instituteur.

C'est à cette époque qu'il rédigea vraiment *Emgann Kergidu*, ébauché sans doute dès les années 1871-1874 à Lanzéon. Un long passage du tout premier chapitre, qui traite des relations potentiellement conflictuelles entre un curé et son maire, fait écho à la lettre de l'abbé Le Roux citée ci-dessus, dans laquelle le recteur de Plounévez évoquait dès 1871 un différend entre lui-même et la municipalité de la commune, qui ne lui reconnaissait

---

11. Lettre du 14 juillet 1871 (archives diocésaines de Quimper).



pas la propriété des arbres du cimetière : « Mon maire actuel<sup>12</sup> paraît animé d'un très bon esprit. Il est plein de bonté pour moi, mais son conseil est très méchant. »

La bibliothèque du collège de Guingamp ouvrait à l'abbé Inisan quantité de sources écrites qui lui permettaient d'échafauder un projet bien plus ambitieux que celui qu'il aurait pu réaliser à partir de récits oraux plus ou moins fiables. Mais il ne voulait pas non plus renoncer à ces derniers, qui lui permettaient de mettre en valeur le rôle héroïque de membres de sa famille et du groupe social des laboureurs, ses voisins et alliés. Davantage conteur d'histoires qu'historien, il composera finalement une fresque hétéroclite, sorte de *patchwork* à la disposition aléatoire, dont l'unité souffre rudement de cette diversité des styles et des sources.

Ces quelques années passées à Guingamp durent être une période plutôt faste de la vie de notre écrivain, qui y composa son chef-d'œuvre et y entretint avec sa hiérarchie des relations apparemment plus paisibles qu'à Quimper ; en fait foi le soutien chaleureux de Mgr David, évêque de Saint-Brieuc et Tréguier, qui bénit « l'œuvre et l'auteur » en préface aux deux volumes de la première édition.

Lan Inisan prit sa retraite en 1879, à l'âge de cinquante-trois ans, après seulement cinq années d'enseignement. On ne dispose malheureusement pas de documents qui permettraient d'expliquer la brièveté de cette carrière d'enseignant et la précocité de son retrait définitif de la vie active. Il est aisé de calculer qu'il fut dix ans vicaire dans diverses paroisses, enseignant pendant neuf années scolaires, moins de deux ans recteur ; le total de sa vie active ne dépasse pas vingt-deux ans.

Ce n'est pas à Lanzéon, mais au presbytère de Plounévez-Lochrist qu'il passa les douze dernières années de sa vie. Il s'y occupa, nous l'avons vu, de généalogie et de François d'Assise. C'est là qu'il est mort le 5 août 1891, dans sa soixante-cinquième année. Il fut enterré dans le cimetière de Plounévez-Lochrist, où l'on peut encore voir sa tombe. Il est probable qu'il a laissé après lui des documents qui nous auraient été bien utiles : brouillons

---

12. Qui devait être justement Laurent Inisan, cousin germain d'Alain-Marie.

d'œuvres publiées, ébauches d'œuvres restées inédites, correspondances diverses. Mais l'incendie du presbytère de Plounévez, dans la nuit du 5 au 6 juillet 1924, nous en a privés à jamais.

\*

Prendre *Emgann Kergidu* seulement pour un mauvais livre d'histoire, quoiqu'il prétende souvent – à tort – ne dire que la vérité, serait commettre un grave contresens. Il serait fastidieux de reprendre une par une les erreurs, les inexactitudes et les exagérations de l'auteur page par page<sup>13</sup>. Toutes ne sont d'ailleurs pas de son fait : il a souvent fait confiance à des récits traditionnels, à des ouvrages d'historiens eux-mêmes informés de seconde main<sup>14</sup>, parfois à des écrivains<sup>15</sup> ou à des journalistes de grande imagination<sup>16</sup>.

Un exemple : le massacre du monastère de Saint-Aubin, qui eut lieu le 3 mars 1796, donc trois ans après la fin de la Terreur, est décrit comme un véritable carnage. Le procès verbal établi le surlendemain par le juge de paix du canton de Plédéliac fait état de deux victimes – sur les cinq moines qui vivaient au monastère – et attribue l'issue tragique de ce pillage calamiteux à un détachement de volontaires de Lamballe. Philippe Goermans, l'un des trois moines survivants, déclarera en 1816 dans une lettre écrite au préfet des Côtes-du-Nord avoir perdu dans cette affaire « pour environ 1 500 francs de beaux instruments de musique ». Autre exemple : la cérémonie organisée à la

13. J'ai consacré à cet aspect de la question une bonne partie de ma thèse pour le doctorat de troisième cycle, soutenue à Brest en 1978. Elle est inédite, mais on peut la consulter à la bibliothèque du CRBC, à l'Université de Bretagne Occidentale.

14. Louis-Mortimer Ternaux, qui assure que quelques jours après le tirage au sort « les rebelles occupaient Saint Pol-de-Léon et Lesneven » (*Histoire de la Terreur*, 8 vol., Paris, 1862-1881).

15. Émile Souvestre est le premier rédacteur – en français – d'une messe clandestine située en face de Crozon, déplacée à Perros-Guirec et adaptée en breton dans le chapitre 4 d'*Emgann Kergidu* ; il est de même le créateur du récit du massacre de Sainte-Brigitte (chapitre 7), qu'Inisan situe arbitrairement à Saint-Thégonnec (*Les derniers Bretons*, 1836).

16. Louis Veuillot, qui décrit le massacre de Saint-Aubin, largement amplifié dans le chapitre 2 d'*Emgann Kergidu* (*Çà et là*, 2 vol., 1859 et 1874).

mémoire de Mirabeau, mort le 2 avril 1791, donc bien avant la Terreur, eut lieu, selon l'abbé Tresvaux<sup>17</sup>, à Brest et non à Lesneven. Dernier exemple, et non le moindre : la bataille qui fournit leur titre aux deux volumes est décrite par le général Canclaux dans ses rapports aux représentants et au ministre comme un incident de parcours qui doit certes être pris au sérieux, mais qui ne revêt pas un caractère de grande gravité. Ses pertes ont été très légères et la prise d'otages dans toutes les paroisses concernées par la rébellion a très vite ramené le calme. Son témoignage pourrait sans doute être mis en doute, mais il semble difficile qu'il ait pu tricher à ce point : le compte des soldats valides était certainement tenu avec exactitude, ne fût-ce que pour le calcul des équipements, vivres et fournitures nécessaires à la troupe. Par ailleurs aucun historien ne fait état de faits indiquant la persistance ultérieure d'une sorte de chouannerie plus ou moins active dans le Léon.

L'organisation même des deux volumes est très chaotique. Alors que le titre annonce le récit d'événements survenus « en Basse-Bretagne » et « en 1793 », l'auteur nous promène de Quimper à Lamballe (hors de la Basse-Bretagne), en passant par Guingamp, et de 1789 à 1798 ; mais il ignore tout à fait le diocèse de Vannes, celui justement où la chouannerie connut ses plus grands développements militaires. Très discret sur les premières années de la Révolution, pendant laquelle la population en Bretagne – y compris les riches agriculteurs du Haut-Léon – ne manifestait généralement pas d'hostilité à des nouveautés qui, retirant des droits aux ordres privilégiés, lui donnaient davantage de libertés, par exemple celle d'acquérir les biens fonciers et immobiliers déclarés biens nationaux et mis aux enchères publiques. Les spoliations et l'émigration d'une partie de la noblesse, à l'exception tout de même des évêques, ne lui semblent pas devoir être racontées dans le détail, contrairement à tout ce qui concerne le clergé à partir de 1791. L'épisode concernant le curé intrus de Plouaret, qui occupe les deux chapitres 5 et 6 et est implicitement situé pendant la Terreur, s'est en réalité déroulé dans la nuit du 23 au

---

17. *Histoire de la persécution révolutionnaire en Bretagne*, Paris, 1845. Il semble être la seule source accessible à Inisan pour ce récit.

24 novembre 1798, donc dans un tout autre contexte politique<sup>18</sup> ; le chef des chouans n'était pas André du Ponthou, mais un certain Debar, le curé s'appelait Alain Tassel et non Loull ar Bouc'h...

Alain-Marie Inisan n'écrit pas pour des amateurs d'histoire exigeants et attentifs au respect des sources et du détail de faits dont les plus pointilleux pourraient aller vérifier la réalité dans les ouvrages d'authentiques historiens. Il écrit en breton un livre de récits d'inspiration historique, qui sera pour beaucoup de ses lecteurs le premier livre profane qu'ils auront jamais ouvert, qui leur procurera des émotions que la *Vie des saints* et le *Mois de Marie* étaient bien incapables de provoquer en eux jusqu'alors. En bon prédicateur, l'auteur d'*Emgann Kergidu* sait canaliser ces émois inédits – profanes, et donc dangereux – au profit de positions morales dont l'actualité compte bien plus à ses yeux que l'exactitude d'une date, d'un lieu ou d'un nom. Son véritable objectif, dont le bric-à-brac narratif n'est que l'instrument, est de mettre la jeunesse des campagnes bretonnantes (et avec eux leurs parents et domestiques, à cette époque encore auditeurs plus que lecteurs) en garde contre l'arrivée au pouvoir d'hommes politiques qui se réclament toujours des idéaux de la Révolution et qui souhaitent l'instauration définitive d'un régime républicain en France.

Les *paysans-catholiques-et-bretons* auxquels s'adresse Lan Inisan ont, selon lui, tout à perdre si une telle éventualité se réalisait. Lorsqu'il commence la rédaction de son premier volume le souvenir de la Commune est encore tout frais et nombreux sont les Léonards qui ont vu passer la chaîne des futurs déportés marchant vers le port de Brest d'où ils gagneront la Nouvelle-Calédonie. Lorsque paraît le premier volume, en juin 1877, le gouvernement de Jules Simon a été renversé et le président Mac Mahon vient de dissoudre l'Assemblée nationale. Les élections législatives d'octobre donneront aux républicains une majorité encore plus large que celles de 1876. Lorsque paraît le second volume en mai 1878, les républicains ont en outre remporté les élections municipales de janvier ; ils gagneront un peu plus tard

18. Chanoine Hervé Pommeret : «La Troisième Chouannerie», *Mémoires de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, LXVI, 1938.

les sénatoriales. Le danger est donc pressant et tout se passe comme si un nouveau cycle de terreur s'enclenchait. Inisan croit fermement à une forme cyclique de l'histoire : déjà punie pour ses péchés entre 1789 et 1815, la France n'a pas compris la leçon ; le règne des deux Bonaparte, celui de l'usurpateur Louis-Philippe, les révolutions de 1830 et de 1848 sont les péchés qui doivent entraîner un nouveau châtimement. La défaite de 1870, la guerre civile de 1871 n'en sont que les prémices. Et les prêtres seront, comme toujours, les premières victimes des désordres à venir :

*Peur e teuio adarre ar c'hiz koz da zibenna ar veleien ? Kentoc'h eget na sonj da gals marteze.*

Quand reviendra la vieille habitude de décapiter les prêtres ? Plus tôt peut-être que beaucoup ne le pensent<sup>19</sup>.

Il faudra bien alors ressusciter la chouannerie sous une nouvelle forme :

*Paotred iaouank a Vreiz-Izel, ma rankit, evel domp-ni, kregi enn ho fuzil, dilezer ti ho tad, – ne ket me eo her goulen d'ehoc'h, – evit difenn ho pro, ho peleien hag ho relijion, grit ar pezh en deuz great Ian Pennors hag he gamaraded, hag ho pezo great ar pezh a c'houlenn Doue diganeoc'h.*

Jeunes gens de Basse-Bretagne, si vous devez comme nous prendre les armes, quitter la maison de votre père – ce n'est pas moi qui vous le demande – pour défendre votre pays, vos prêtres et votre religion, suivez l'exemple de Ian Pennors et de ses camarades, et vous aurez obéi à la volonté divine<sup>20</sup>.

Mais peut-être sera-ce plus difficile que quatre-vingt-dix ans auparavant, car certains endroits sont, en Bretagne même, acquis au mauvais esprit :

*Neuze ive Ploumanac'hiz n'oant ket evel breman. Ne ket ho zudou koz o deuz diskouezet d'ar re zo breman an hent fall. Oh ! nann, pell dioc'h eno. Ploumanac'hiz koz a c'houie selaou ho beleien, heuilla lezen Doue ha beza tud-vad, leal hag eeun. Ar re zo breman, siouaz ! o deuz chenchet giz... Breman e kavont guell selaou kuzuliou fall eul lastez*

19. *Emgann Kergidu*, volume 1, chapitre 16.

20. *Emgann Kergidu*, volume 1, chapitre 4.

*Aoutrou, deuet euz n'ounn dare a beleac'h, ne mad da netra enn he vro, hag a ia dembrest kuit dioutho, goude beza great goap anezho, eget ho beleien...*

Ce ne sont pas leurs grands-parents qui ont montré à ceux d'aujourd'hui le mauvais chemin – oh ! non, loin de là. Les Ploumanachois d'autrefois savaient écouter leurs prêtres, obéir à la loi divine et être de braves gens, loyaux et droits. Ceux d'aujourd'hui, hélas, ont changé de façons... Désormais ils préfèrent écouter les mauvais conseils d'un affreux « monsieur », venu on ne sait d'où, un bon à rien dans son pays, et qui les quitte bien vite, après s'être moqué d'eux, plutôt que leurs prêtres<sup>21</sup>...

Approuvé par Mgr David, évêque de Saint-Brieuc et Tréguier ; fortement promu par *Feiz Ha Breiz*, qui organisa la souscription et publia les bonnes pages de l'ouvrage à paraître ; chaudement recommandé par le journal légitimiste brestois *L'Océan*, le premier volume (tiré à 1500 exemplaires) fut bientôt épuisé. Ce qui encouragea certainement l'auteur à proposer un second volume l'année suivante. Toutefois, et quoique bénéficiant des mêmes soutiens que le premier, celui-ci n'eut pas le même succès : on pouvait encore s'en procurer des exemplaires neufs en 1902, vingt-quatre ans plus tard.

Et c'est précisément en 1902, la victoire du bloc des gauches ayant porté Émile Combes à la présidence du Conseil, que les mêmes imprimeurs ressortent la vieille épée de son fourreau : ils rééditent *Emgann Kergidu* en un seul volume. Certains exemplaires de cette réédition portent la date de 1903, ce qui permet de supposer que le premier tirage a été très vite écoulé et qu'il a fallu en réaliser un second pour répondre à la demande du public. Public formé surtout de prêtres et d'enseignants catholiques qui le distribueront comme livre de prix en attendant la fermeture de leurs écoles puis, quand ce sera fait, comme récompense aux meilleurs élèves du catéchisme. Dans les années 1970 encore, des personnes âgées du Haut-Léon se rappelaient l'avoir lu avec passion dans leur enfance ; d'autres, qui avaient oublié qu'ils l'avaient lu ou qui l'avaient simplement entendu lire à haute voix dans leur famille, en racontaient des épisodes, pensant sincèrement être les dépositaires d'une tradition orale

21. *Emgann Kergidu*, volume 1, chapitre 4.

ininterrompue depuis la prise de la Bastille... mais en se conformant fidèlement aux erreurs et aux approximations de Lan Inisan !

\*

L'oralité d'*Emgann Kergidu* est, tout autant que son allure historique, un trompe-l'œil. Ian Pennors, le conteur, nous est présenté comme un vieillard, ancien conscrit de 1793, pressé par ses petits-enfants de relater les captivants épisodes de sa jeunesse. Au prix d'une série d'invraisemblances : âgé de vingt ans au moment du tirage au sort, donc né en 1773, Ian Pennors aurait cent quatre ans en 1877, ce qui ferait de lui un phénomène dans une société rurale où l'on était vieux à cinquante ans, cacochyme à soixante. Simple paysan sans instruction, ne connaissant que le breton, il possède, cite et traduit du français des documents d'archive qu'il nous invite à venir lire chez lui, si jamais son témoignage nous semblait insincère. Héros de faits d'armes bien modestes, il nous livre de la Révolution une vision panoramique et synthétique, celle d'un bon lecteur de livres d'histoire. Enfin ce patriarche paysan atteint par moments dans son discours une hauteur de vues qui fait de lui un moraliste exercé, presque un prédicateur.

Ce conteur impossible, qui en outre s'absente pendant des chapitres entiers<sup>22</sup>, est évidemment fait de pièces et de morceaux fort divers. Le moraliste-idéologue est, bien sûr, Inisan lui-même, le prêtre privé d'ouailles qui s'autorise à prendre la parole et à s'adresser directement au lecteur dans son propre texte, puisqu'il ne peut le faire du haut de la chaire ; l'historien savant, citant ses références comme un vrai professionnel, est un fantasme résultant de toute la documentation amassée par l'auteur dans les livres ; l'érudit polyglotte est le professeur Inisan, issu du peuple et instruisant son peuple pour le garder d'oublier les erreurs du passé. Quant au jeune héros devenu vieux conteur sentencieux, il est emprunté à tout le roman d'aventures du siècle romantique, de Walter Scott à Paul Féval, fiction née des désirs d'action

---

22. Volume 1, chapitres 2, 6, 7...

inassouvis, des frustrations vécues par l'écrivain au cours de son existence solitaire, au long d'une carrière ecclésiastique manquée. Il est un autre Inisan, jeune, beau, fort, respecté de ses semblables pour son courage et sa sagesse, véritable porte-parole de toute une classe paysanne qui ne doute pas d'être l'une des plus belles manifestations de l'humanité créée par Dieu.

Placé dès les premières pages en face de cette image idéalisée de lui-même, le lecteur-auditeur ne pouvait que s'identifier à elle, croire sans réserve à la véracité de récits qui venaient de l'un des siens parmi les plus étrangers au mensonge, porteur de toutes les valeurs constitutives du groupe, et admettre sans hésiter un instant les leçons de morale et de politique confondues qui lui étaient délivrées en introduction ou en conclusion de ces récits.

Le brouillage systématique de la chronologie, qui permet d'occulter certains aspects gênants de l'histoire de la Révolution, peut certes être facilement expliqué par la défaillance bien compréhensible d'une mémoire sénile et peu historienne, et Ian Pennors lui-même admet souvent qu'il ne sait pas tout, qu'il ne fait que répéter ce qu'il a entendu dire ici et là. Mais ce procédé de dissimulation, qui est en même temps une technique de persuasion, vise plus loin que cela. Pennors est le représentant d'une collectivité sans âge, qui vit de la terre depuis la nuit des temps, qui a toujours pratiqué les vertus chrétiennes grâce à une foi inébranlable, qui a toujours fait confiance à ses prêtres (bien davantage qu'à ses seigneurs, semble-t-il) pour la guider. Cette collectivité est le fruit d'une nature spécifique qui ne saurait mourir. C'est elle que l'auteur désigne quand il dit « la Bretagne », « la Basse-Bretagne », la désignant comme entité qui transcende les accidents de l'histoire. Il la pose comme une essence éternelle s'opposant à l'existence incertaine de ceux qui vivent dans le temps de l'éphémère.

Comment ne pas ressentir une grande douleur et une sourde inquiétude en voyant les modes nouvelles commencer à fissurer la cohésion du monde rural autour des bonnes valeurs ?

*C'houi, paotred iaouank an amzer zo breman, hoc'h euz kement a skiant var ho meno abalamour m'eo touz ho penn, abalamour ma ouzoc'h lavaret ia ha nann e gallek, abalamour ma ouzoc'h mont*



*aliesoc'h d'ar c'hafeou eget da gofez, daoust ha c'houi o piche great guell eget na rea an dud iaouank euz va amzer-me, ne c'houient, an darnvuia, na skriva na lenn ?*

Vous, les jeunes gars d'aujourd'hui, qui vous croyez tellement malins parce que vous portez les cheveux courts, que vous savez dire *oui* et *non* en français, que vous savez aller dans les débits plus souvent qu'à confesse, auriez-vous donc fait mieux que ne le firent les jeunes de mon temps à moi, qui ne savaient pour la plupart ni lire ni écrire<sup>23</sup> ?

Le monde change, Inisan ne peut pas ne pas le voir : le train est arrivé à Brest vingt ans plus tôt, le français commence à se faire mieux comprendre, le service militaire fait voyager, pour le meilleur et pour le pire, l'école primaire obligatoire va bientôt s'imposer aux familles. Mauvais roman, mauvais livre d'histoire raconté par un vieux bonhomme qui ne peut exister, *Emgann Kergidu* est une pathétique plaidoirie contre le changement, adressée à ceux-là mêmes qui ne peuvent pourtant que le désirer : les jeunes des campagnes. Ce qu'Inisan reproche le plus aux républicains, c'est au fond de faire disparaître le monde douillet et promis à l'éternité de son enfance, où la charité compensait les inégalités *naturelles*, où la bonne conscience des riches n'avait d'égaux que la gratitude et l'absence de jalousie des pauvres.

La très grande qualité, l'extraordinaire authenticité de la langue qu'il écrit proviennent de cet arc-boutement contre l'histoire : les vertus du groupe menacé et les vices de ce qui le menace ne peuvent s'exprimer que dans le langage net de la perfection. Les lecteurs de la campagne doivent à la fois y reconnaître leur breton familier et reconnaître qu'il a été écrit – exalté – par plus fort qu'eux.

L'énergie sans égale qui, par endroits, anime cette prose, pleine par ailleurs d'invéraisemblances, de clichés et de naïvetés, est mobilisée par l'effort surhumain de l'auteur dans sa tentative d'arrêter l'histoire. Effort désespéré, mais porté par l'indestructible certitude qu'à la masse paysanne d'être invincible, si elle ne se divise pas.

Cette perfection et cette puissance de l'expression transcendent les innombrables défauts que nous avons si cruellement

23. *Emgann Kergidu*, volume 1, chapitre 4.

signalés tout au long de notre présentation. Elles expliquent sans doute pourquoi *Emgann Kergidu*, trois fois publié en breton<sup>24</sup>, deux fois (dont une partiellement) en français, a connu un destin unique : il est le seul ouvrage profane écrit en breton qui ait su renouveler son lectorat tout au long d'un siècle et demi de révolutions en tous genres. Alain-Marie Inizan a donc, de ce point de vue du moins, gagné son combat : il a vaincu l'histoire.

Yves Le Berre

---

24. Cinq fois, si l'on compte l'édition « normalisée » et « corrigée » d'*Al Liamm* (Brest, 1977) et l'édition en reprint de *Brud Nevez* (Brest, 2003). Sans parler de l'édition en reprint du second volume de 1878 (Hachette-Gallica, 2012), sous le nom d'auteur saugrenu de Jean-Louis Inizan !